augmentent de volume et deviennent rouges, le clitoris se prononce davantage, la membrane hymen se distend, le vagin se dilate et une sensibilité plus grande se manifeste dans toutes ces parties. L'utérus devient le centre d'un afflux sanguin qui s'écoule chaque mois (v. MENSTRUATION). Dès lors apparaissent les désirs voluptueux et, avec eux, l'érection, l'orgasme, le prurit, les sécrétions plus abondantes. En même temps, les membres acquièrent leur entier développement et l'élégance des contours, le larynx augmente de volume et la voix devient plus forte et plus éclatante. La jeune *fille* est alors apte à devenir mère, et si la condition de vierge lui est imposée par les circonstances ou par des motifs religieux, c'est un état de violence tout à fait contraire aux lois de la nature. La femme est essentiellement destinée à la reproduction de l'espèce, et l'empêcher d'y concourir, c'est l'empêcher d'atteindre son but naturel. Cette vérité est tellement incontestable, que la continence est, pour la plupart des *filles*, une source de maladies. En effet, on voit fréquemment des jeunes *filles* bien constituées, abondamment nourries dans le luxe et l'oisiveté, entourées de plaisirs, devenir tout à coup tristes, pensives, mélancoliques; quelques-unes, lorsqu'il s'opère une turgescence des ovaires, tombent dans la nymphomanie. Aussitôt, celle qui, naguère, était chaste, modeste, réservée, devient lascive, effrontée. Elle sera même d'autant plus débauchée qu'elle avait été plus chaste. N'avons-nous pas constamment sous les yeux le triste tableau de ces *filles* infortunées enfermées dans les cloîtres? La plupart d'entre elles, douées, dans le jeune âge, d'une forte constitution, auraient fait d'excellentes mères de famille, tandis qu'on les voit étiolées, malades, langoureuses, chlorotiques, frappées d'aménorrhée, d'accès d'hystérie, de spasmes nerveux, d'obsessions diaboliques, d'hallucinations, etc. Lorsqu'elles arrivent à l'âge critique, qu'elles ne dépassent guère, l'utérus et les mamelles, qui n'ont pas rempli les fonctions auxquelles la nature les avait destinés, conservent encore un certain degré d'excitabilité et deviennent fréquemment le siége de squirrhes, d'indurations, de cancers, de polypes, toutes affections qu'on rencontre plus communément chez les vieilles *filles* et les religieuses. Lorsqu'une jeune *fille* reste sage, sa beauté et sa fraîcheur se conservent plus longtemps; elle peut devenir anémique ou chlorotique, mais la régularité et la grâce de ses traits persistent néanmoins. Il n'en est pas de même de celles qui usent de l'onanisme. Ce dernier vice, plus commun chez les *filles* que chez les garçons, mine sourdement la constitution, relâche les organes sexuels, établit les fleurs blanches et énerve toute l'économie en affaiblissant les facultés intellectuelles (v. ONANISME). Le lait peut se montrer dans les glandes mammaires d'une jeune *fille*, sans que celle-ci ait enfanté ou même perdu sa virginité. Cette particularité se rencontre chez les jeunes personnes fortes, bien constituées, lorsque des enfants ont sucé leurs mamelles pendant quelque temps. Le lait est cependant plus séreux que dans l'ordre naturel. Le mariage transforme le physique aussi bien que le moral de la *fille*. Avant cette époque, elle était douce, timide, languissante; après le mariage, elle prend une mâle assurance et même de la hardiesse; sa voix devient plus pleine et parfois rauque; ses chairs offrent plus de consistance, et il se passe probablement en elle les mêmes phénomènes que chez les femelles des animaux, dont la chair n'a plus la même saveur après qu'avant le coït. Toutes ces transformations sont dues à l'imprégnation du sperme masculin (v. FEMME).

— *Hygiène des filles*. Les petites *filles*, jusqu'à l'âge de neuf et dix ans, dans nos climats, peuvent vivre de la vie des garçons, c'est-à-dire jouir de la liberté de courir et de se fortifier par des exercices corporels. Mais lorsque l'époque de la puberté approche, comme ce moment est d'une grande importance pour le sexe féminin, il est nécessaire de bien diriger la nature et de prévenir, autant que possible, les accidents qui pourraient se manifester. Les moyens hygiéniques sont les plus propres à obtenir ce double résultat; mais ils sont loin d'être employés avec discernement, même dans les familles riches ou aisées. Que l'on entre dans l'appartement d'une jeune *fille* à laquelle des parents dans l'opulence prodiguent leurs soins et leur tendresse, on verra combien sont négligées les plus simples précautions hygiéniques. Là, un lit ou une alcôve enfoncée dans un demi-jour, entourée de vastes rideaux, renferme un air étouffant et des vapeurs méphitiques exhalées par la transpiration et par la respiration; ici, des fleurs réunies dans des vases répandent, à la vérité, des aromes suaves, mais dont la continuité entête ou cause la migraine, sans compter les autres odeurs d'essences, d'eaux spiritueuses, parfumées, vinaigres de toilette, etc. Enfin, pour comble de mal, des fenêtres hermétiquement fermées à la moindre pluie, au moindre froid, encloses, par surcroît, de rideaux, de jalousies, défendent le libre accès à l'air pur, à la lumière chaude et bienfaisante du soleil. C'est dans cet asile d'indolence et de paresse, sur les coussins d'un divan ou d'un sofa, qu'étalée mollement et occupée à un léger travail des doigts, ou bien à des lectures, à des conversations futiles pendant de longues soirées, la jeune *fille* respire un air vicié par les bougies ou les lampes. Si quelquefois on la conduit à la promenade, dans un jardin ou à la campagne, elle évite le grand air et le moindre éclat du soleil, de peur de hâler son teint. A peine un léger zéphyr se joue-t-il autour de cette nymphe délicate, voilà sa transpiration supprimée, faute d'habitude de l'air frais; voilà un catarrhe, et, bien souvent, pour une poitrine si soigneusement ménagée, le prélude de la phthisie pulmonaire. Plus heureuse, sans doute, les bergères des hameaux, ces robustes villageoises dont le teint animé et bruni des feux de l'été annonce la vive et allègre santé, au milieu de leurs prairies et des verts bocages, où elles se livrent aux plaisirs de la danse et des jeux champêtres. Dès l'aurore, elles vont dans la campagne jouir, au printemps, de la fraîcheur matinale, et, quand le soleil darde ses feux, elles ne craignent pas de les affronter pour continuer leurs rudes travaux. Par cette activité constante, par ces exercices chaque jour répétés, elles s'endurcissent contre l'inégalité des saisons et des températures, tandis que la frêle citadine, chaudement enclose en son lit ou dans sa chambre, reste pâle, somnolente, langoureuse, ou même malade d'ennui et importunée de ce faux bonheur des richesses, qui la prive des biens les plus délicieux de la nature. Aussi, les jeunes villageoises ne sont presque jamais malades que par des accidents particuliers, même à cette époque critique où l'organe utérin se développe pour les premières menstruations, tant l'air pur, l'exposition au soleil, au chaud comme au froid, donnent du ton et du ressort à toute leur organisation (Virey, *Dict. des sciences méd.*). Une des causes de maladie les plus fréquentes chez les jeunes *filles*, comme, du reste, chez toutes les femmes, c'est la fureur de suivre les modes, alors que celles-ci imposent des vêtements trop étroits, trop légers ou trop décolletés. Ni les conseils du médecin, ni les sermons du prédicateur, ni les sages avis des parents, ne peuvent arrêter ici la jeune personne; il faut qu'elle suive la mode quand même. C'est ainsi qu'elle portera des vêtements trop légers en été, trop chauds en hiver et trop serrés à la taille en toute saison. L'abus de la chaufferette est aussi extrêmement dangereux, non-seulement à cause de l'influence fâcheuse qu'elle exerce sur la menstruation, mais encore parce qu'elle rend les parties inférieures du corps plus sensibles à l'action du froid. Les bains fréquemment usités ou pris à contre-temps sont également dangereux, parce qu'ils relâchent les organes et opèrent parfois des révulsions ou des suppressions nuisibles. On pourrait en dire autant des diverses pommades, des cosmétiques, des fards, des lotions secrètes, qui arrêtent la transpiration cutanée, obstruent les canaux excréteurs et surexcitent certains organes. L'eau pure est le meilleur de tous les cosmétiques pour entretenir la propreté du corps. L'alimentation est, en général, facile à régler chez les jeunes *filles*, excepté chez les chlorotiques qui mangent avec passion les fruits verts, les mets fortement épicés, excitants, et souvent même les substances les plus dégoûtantes. Le café au lait détermine des flueurs blanches chez la plupart des femmes; aussi faut-il presque toujours en empêcher l'usage. Le laitage, les pâtisseries friandes et sucrées, le thé et le café peuvent être nuisibles par l'abus qu'on en fait. En général, c'est sur la constitution des jeunes personnes qu'il faut se fixer pour établir le régime qu'elles doivent suivre. Aux premières époques de la menstruation, il faut éviter l'action d'un air froid sur les bras, sur les jambes, et surtout ne pas laver la vulve avec de l'eau froide pendant l'écoulement des règles, car cette excrétion peut être immédiatement suspendue et entraîner une foule de maux. L'abus du café, des liqueurs spiritueuses, des mets échauffants ou épicés, imprime, à la même époque, une vive secousse à l'utérus et peut occasionner une trop abondante menstruation (v. MÉNORRHAGIE). Il en est de même des plaisirs voluptueux immodérés, de la fréquentation des bals, des théâtres et de toutes les passions violentes. Ainsi, la première indication thérapeutique des maladies des *filles* consiste à régulariser l'écoulement du flux menstruel. Un des vices les plus communs au sexe féminin, et qui est une source fréquente de maladies, c'est l'excès de repos, l'oisiveté et l'indolence dans lesquelles se plongent nonchalamment les femmes douées d'une certaine fortune. Un sommeil trop prolongé rend la constitution molle, lymphatique, pâle, débile, étiolée; les veilles prolongées dans les bals, les spectacles, les fêtes et les plaisirs, énervent le tempérament et surexcitent le système nerveux. De là ces pâles couleurs, ces maux d'estomac, cette inertie des viscères, cette atonie des organes, ces dépravations de goût qui font rechercher aux femmes les aliments acerbes, âcres ou piquants. L'occupation, le travail manuel ou intellectuel est donc un excellent prophylactique, non-seulement pour la santé physique, mais encore pour la santé morale des jeunes *filles*. Pour les maladies des *filles*, V. ANÉMIE, AMÉNORRHÉE, CHLOROSE, DYSMÉNORRHÉE, HYSTÉRIE, NYMPHOMANIE.

— *Morale. Vieilles filles*. On s'est moqué et on se moquera toujours de la *vieille fille*; elle aura beau être le plus souvent sage, douce, incapable de méchanceté, on ne l'accablera pas moins sous l'éternel ridicule. Et pourquoi? Parce qu'elle est vieille.

Le Français, quoique né galant, ne réfléchira jamais que le mot *vieille* est l'injure la plus grande qu'on puisse adresser à une femme.

Pauvre *vieille fille!* Ce n'est pas étonnant si son caractère s'aigrit, si la bile lui monte au cerveau à mesure que ses attraits s'effacent un à un, devant cette insulte atroce et sans cesse renaissante.

Furieuse du désordre
Où se trouvent ses appas,
Trouvant le désespoir et l'ennui sur ses pas,
Toute vieille est méchante et ne cherche qu'à mordre.
***

Mais il convient de diviser en deux catégories bien distinctes la race des *vieilles filles*: celles qui n'ont pu trouver de mari, et celles qui n'ont pas voulu de mari.

Celles de la seconde catégorie, le clan des difficiles, ont attendu, pour nommer l'élu de leur cœur, qu'il ne restât plus auprès d'elles un seul prétendant. C'est alors qu'elles tendent leurs filets avec le plus d'astuce. Un fabuliste ingénieux les compare justement à l'araignée :

Dans un obscur recoin,
Une araignée avide
Tisse avec un grand soin
Une toile perfide.
Dans un brillant salon,
Une assez *vieille fille*,
Dont je tairai le nom
Ainsi que la famille,
Etale adroitement
Aux yeux de son amant
Une robe qui brille.
De tout cela qu'arrive-t-il?
Chers lecteurs, vous pouvez m'en croire,
Pas n'est besoin d'avoir un esprit bien sùbtil
Pour pouvoir deviner la fin de cette histoire.
La conclusion, la voici
(Elle est déjà dans mainte bouche) :
L'araignée attrape une mouche,
La *fille* attrape un sot mari.

Elle ne l'attrape cependant pas toujours : l'auteur inconnu de cette fable devrait le savoir. Pour prendre un gibier quelconque, mouche ou mari, il faut un appât; et le meilleur de tous est une bonne dot. Archimède a dit : « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. » La dot, c'est le point d'appui.

Il est vrai que certaines *filles*, malgré leur dot, ne sont guère appétissantes, et bien des candidats au mariage ont dû se faire les questions suivantes : Que ferai-je d'une coquette qui voudra vivre plutôt selon son humeur que selon la mienne, et ressusciter la coutume de Sparte, suivant laquelle les femmes commandaient à leurs maris? Quel contentement aurai-je d'être lié pour toujours à une querelleuse, grondant sans cesse et au visage renfrogné? Quelle satisfaction, si elle est une dissimulée, qui ne flatte que pour tromper, qui ne hante l'église que pour cacher sous des dehors religieux la perversité de ses instincts?

Il est des *vieilles filles* qui, pauvres cervelles troublées par la lecture des romans, jouent le rôle d'âmes incomprises. Lorsque, jeune *fille*, celle-ci était entourée de nombreux prétendants qui caquetaient autour d'elle, elle aurait voulu leur voir prendre le casque d'Amadis et l'épée du héros de Cervantès, afin de se disputer son cœur à grands coups d'estoc et de taille! Et, en effet, n'était-ce pas humiliant pour elle que l'on se disputât, avec des allures si pacifiques, la plus belle des conquêtes? Pourtant, se disait-elle : « Non, pas de sang versé! J'aime mieux un enlèvement! » Bien que cette manière d'aimer une femme soit moins romanesque, elle ne laisse pas d'être très-aristocratique. Mais l'enlèvement n'est pas venu : le siècle est si prosaïque! Une autre fois, elle eût souhaité d'être une autre Juliette, et, sans trop se laisser prier, ses mains auraient tressé une échelle de soie pour un Roméo digne d'elle; mais, de nos jours, on entre généralement par la porte, et l'adorateur le plus épris se défie du saut par la fenêtre.

Personne n'étant venu rompre une lance pour les beaux yeux de cette poétique créature, personne n'ayant fait atteler la berline des romans ni accroché l'échelle de corde, l'incomprise s'aperçoit un beau jour qu'elle a perdu dans des rêves impossibles les plus belles années de sa jeunesse, qu'une ride est venue ternir son front jadis si pur. Il n'est plus permis d'en douter : c'est un ami désintéressé, c'est son miroir qui le lui a dit. Ma jeunesse envolée! s'écriera-t-elle. Oh! comme La Fontaine avait raison dans son immortelle fable :

Certaine *fille* un peu trop fière
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette *fille* voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Qui? moi! quoi! ces gens-là! L'on radote, je pense.
A moi les proposer! hélas! ils font pitié!
Voyez un peu la belle espèce! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela,
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah! vraiment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne;
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude;
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'Amour,
Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disait aussi;
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

Et encore toutes les *vieilles filles* ne trouvent pas de malotrus, bien que la race n'en soit certes pas éteinte!

Cette autre aussi était belle, vive, spirituelle, et elle en est réduite à coiffer sainte Catherine! Son amour effréné du luxe a éloigné un à un tous ses adorateurs, et la voilà qui court à grands pas vers la quarantaine, cette limite fatale après laquelle il n'est plus permis que de se souvenir. Elle aimait trop le luxe, le luxe, ce dieu du jour que tout le monde veut adorer, sans songer que cette idole dévorerait les mines de Golconde.

Dans un journal, le *Diable à quatre*, un jeune et robuste écrivain, M. Ivan de Wœstyne, publia, il y a quelques années, un pamphlet qui fit un peu de bruit. L'auteur nous représentait le luxe comme l'épouvantail qui empêche tout homme sensé de se jeter dans les liens du mariage. Bien d'autres avant lui ont tonné contre le luxe, sans remonter aux lois somptuaires dont M. Dupin demandait jadis le retour. Nous détacherons cette page d'un livre intitulé : l'*Honneste femme*, par le R. P. du Bosc, religieux cordelier, conseiller et prédicateur du roi (Paris, 1662): « Voici, ce semble, la plus ordinaire maladie de plusieurs femmes, sans même excepter celles qui sont de moindre condition et de plus petite naissance. Il faut, quoy qu'il arrive, qu'elles dépensent; il n'y a rien qu'elles ne fassent pour cela ou qu'elles n'endurent. Il ne leur importe pas d'exposer leur honneur et de faire comme Tarpéia, qui fut ensevelie sous la récompense qu'elle demanda, et qui fut étouffée sous les boucliers qu'elle reçut des Sabins... L'exemple les corrompt; elles deviennent somptueuses à l'envi l'une de l'autre, et le plus souvent sans avoir égard ni à leur fortune ni à leur extraction. Mais leur vanité va bien plus loin. Quelque mérite qu'on ait, on ne leur sauroit leur plaire, si on ne leur ressemble pour le luxe... N'est-ce pas un estrange jugement que celuy de ces coquettes? Ne faut-il pas croire qu'elles ont renoncé à la vertu, puisqu'elles estiment moins ses biens que ceux de la fortune? Si je voulois combattre cet aveuglement par des raisons générales, je me contenterois de dire que le luxe est contre la nature, qui se contente de peu durant que l'opinion ne se contente de rien; qu'il n'y a que celle-ci qui est insatiable... Que les *filles* regardent seulement la modestie de la femme de Phocion, qui fut souvent louée en plein théâtre avec une générale approbation des spectateurs et un applaudissement universel de tout le monde. Lorsqu'une de ses amies lui montroit ses bagues, ses colliers et ses joyaux, elle lui dit que ce n'étoit point de cela qu'elle se vouloit parer; que tout l'éclat des pierreries et des perles n'approchoit en rien de celui des vertus de Phocion, et qu'elle avoit plus de gloire d'être sa femme que d'être superbement habillée. »

C'est assurément le luxe qui, chez la femme, parle bien avant la voix des sens et entraîne d'abord la *fille* vers le mariage.

« La jeune *fille*, dit M. L. Jourdan dans les *Mauvais ménages*, aspire au mariage, qui signifie pour elle émancipation, liberté ou plutôt affranchissement des tutelles de la famille; parce que le mariage lui promet l'accès de certaines toilettes, de certains luxes, de certaines sociétés, de certains spectacles, que sais-je? »

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
Le *luxe*, tel est son vrai nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Cause plus de mal que la guerre.
Oh! non, ce n'est plus dans notre ère
Que la *fille*, en se mariant,
N'apporte à l'époux souriant
Pour dot que la croix de sa mère!

Autrefois, une *fille* qui avait en dot 40,000 fr. pouvait choisir entre de nombreux prétendants. Aujourd'hui, celle qui a 2,000 livres de

rente en dépense 4,000 pour sa toilette; ce n'est pas une dot qu'on épouse, c'est un déficit.

Il est une autre catégorie de *vieilles filles* — et c'est le plus petit nombre — qui le sont restées parce qu'elles n'ont pu trouver un mari. Elles ne sont ni belles ni riches, et cependant l'ardeur de leurs sens ou l'impérieux besoin d'affections les pousse vers le mariage. Elles ne l'atteindront jamais; il ne leur reste qu'à en médire.

Saint Paul a dit : « On fait bien de se marier, mais on fait bien mieux en ne se mariant pas. » Le comte de Nangis, quand il fut devenu dévot, citait à sa *fille* cette parole célèbre; celle-ci se contenta de répondre : « Faisons toujours le bien, fera le mieux qui pourra. » Mais on ne peut pas toujours faire ce bien-là. Les plus à plaindre des *vieilles filles* malgré elles, ce sont celles qui ont dans le cœur un amour inassouvi; elles ont vu, soit au bal, soit dans les soirées intimes, quelque jeune beau qui leur a fait la cour, qui leur a promis de les aimer éternellement. Le jeune beau se marie avec une autre. Que va devenir la pauvre délaissée? Un poëte a essayé d'exprimer dans ces strophes l'amertume qu'elle ressent :

Ah! combien elles sont moins gauches,
Celles qui, sans choix, sans pudeur,
Viennent promener leur splendeur
A travers toutes nos débauches!

Leur cœur est un appartement
Dont la porte est toujours ouverte,
Et quand un amoureux déserte,
On sonne, c'est un autre amant!

Mais que je vous plains, âme pure,
Ignorant qu'aimer c'est souffrir,
Qui croyez qu'après un parjure,
Il ne reste plus qu'à mourir!

La pauvre délaissée ne se mariera point. Elle avait regardé comme son fiancé celui qui l'a trahie, et elle n'en voudra jamais d'autre.

C'en est fait, elle mourra *vieille fille!*

Elle se plongera alors dans le mysticisme, et elle essayera d'étouffer dans son cœur la passion qui la tuera insensiblement, mais fatalement. Elle tâchera de ne plus penser qu'au ciel et de se donner tout entière à Dieu.

« On ne comprend pas d'abord, dans le premier élan de ferveur religieuse de la jeunesse, avant que les aiguillons les plus poignants de la chair se soient fait sentir, tout ce qu'il faudra de résistance au démon, et tous les tourments, disons mieux, les maladies que causera une abstinence absolue du mariage. Le sexe faible, dans le cloître, tombe en proie à des affections cruelles qui souvent l'emportent au tombeau prématurément. Le célibat perpétuel paraît être bien plus contraire à la santé de la femme qu'à celle de l'homme. Observez ces *filles* chlorotiques, langoureuses, semblables à ces fleurs pâles qui attendent les rayons fécondants de l'astre qui les anime : on les voit couler de tristes journées loin des feux de l'amour. L'aménorrhée et les anomalies du flux périodique, l'inertie générale de toutes les fonctions, les accidents innombrables de l'hystérie, le dégoût ou d'étranges désirs altèrent leur santé... Telles étaient les vestales chez les Romains, telles furent les vierges du Soleil dans les temples de Cusco, telles sont encore parmi nous ces saintes *filles* qui se consacrent dans l'ombre d'un monastère à de pieux devoirs par des vœux éternels. La religion chrétienne considère les privations imposées par la chasteté comme un état de perfection et d'empire du moral sur le physique, indispensable à tout être qui s'approche de la divinité... Le célibat paraît moins favorable à la longévité que le mariage, parce qu'une vieillesse pour ainsi dire abandonnée, sans enfants, sans époux, sans secours des proches, qui n'aspirent, au contraire, qu'à jouir des dépouilles d'un célibataire décrépit, loin d'entretenir la vie par des soins affectueux, ne tend qu'à en abréger le cours. L'inutilité de l'existence semble abréger celle-ci chez toutes les personnes isolées; elles languissent, elles se consument, parce que rien ne les soutient, ne leur rend affection pour affection. Aussi, toutes les *filles* âgées cherchent à se rattacher à la vie par les enfants dont elles aiment à prendre soin; elles aspirent au rôle des mères. Telle est la faiblesse organique de ce sexe; il se forge aussi des maux réels, et l'ennui de la solitude (fût-ce même avec le bien-être physique) amène un profond dégoût de vivre. Combien n'a-t-on pas vu de *filles* célibataires devenir folles, tantôt par des terreurs religieuses, tantôt par des vœux bizarres ou des amours fantastiques pour des êtres enfantés dans leur imagination! Si grand est le vide dans leur cœur, qu'elles s'attachent à des chimères lorsque la réalité manque à leur sensibilité. A la vierge qui vieillit tristement dans le célibat, ce vide semble être insupportable, encore plus qu'à l'homme; elle est plus faible, elle a besoin de plus de support. Comme son système nerveux, faute d'imprégnation, jouit d'une surabondance de vitalité, celle-ci erre sur mille choses diverses. Les organes qui n'ont pas rempli les fonctions auxquelles la nature les a destinés restent évidemment gorgés de fluides qui, faute d'être évacués, s'épaississent, obstruent les canaux où ils se trouvent engagés... L'homme dissipe par l'exercice ou le travail cette vigueur surabondante de son organisme; la femme, plus sédentaire, conserve en elle des éléments superflus de douleurs et de maladies que la pudeur même cherche à se dissimuler. La seule idée en semble être criminelle pour les âmes pieuses, et l'on ne peut que plaindre des personnes vouées au culte des plus pures vertus..... Il n'en résulte pas moins que tout le système nerveux se trouve intéressé dans ses sympathies avec l'appareil reproducteur, chez les vierges. On en voit des preuves manifestes dans l'épilepsie hystérique de plusieurs religieuses. La malade tombe alors en syncope; elle perd le sentiment, la voix et presque toute respiration. Quelques-unes se sont crues plongées dans un délire extatique. D'autres s'imaginent être ravies au sabbat par des démons; car il n'est pas de genre d'extravagance qui ne puisse entrer dans les esprits avec cette disposition du corps. De *vieilles filles* hystériques sont un instrument excellent pour tout fondateur de sectes; elles y portent un zèle impétueux qui ne craindrait pas de s'immoler en holocauste pour la propagation des nouvelles vérités... Telles sont les affections spéciales des *filles* dans l'état absolu du célibat. » (J. J. Virey.)

Enfin, plusieurs sont restées *vieilles filles* par devoir. Elles auraient pu, comme les autres, briller dans le monde, trouver un mari suivant leur cœur, être tendres épouses et heureuses mères. Mais non! elles ont renoncé à toutes ces joies, n'écoutant que la voix du devoir. Celles-là, les plus sceptiques seront forcés de les admirer : ce sont des martyres du dévouement. L'une n'a point voulu se marier, afin de ne pas quitter son père dont elle est le soutien, sa petite sœur dont elle remplace la mère, son petit frère dont elle est la providence. Une autre, qui aurait pu être convenablement dotée et avantageusement mariée, a préféré qu'on sacrifiât sa dot pour une sœur qu'elle aime, pour un frère qu'elle adore. Ces *vieilles filles*-là, qui sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit, ne prêtent pas le moins du monde à rire et nous feraient presque regretter le ton léger du commencement de notre article. Admirons-les donc franchement, ces saintes *filles*, ces sublimes martyres du devoir, qui ont tout sacrifié, jeunesse, beauté, amour, et qui se sont immolées vivantes.

Dans les *Scènes de la vie de province*, un maître dans la science du cœur humain, Balzac, nous a fait un admirable tableau de la *vieille fille*. Nous transcrirons les principaux traits de son étude. « Rose Cormon n'avait d'autre beauté que celle si improprement nommée *la beauté du diable*, et qui consiste dans une grosse fraîcheur de jeunesse que, théologalement parlant, le diable ne saurait avoir, à moins qu'il ne faille expliquer cette expression par la constante envie qu'il a de se rafraîchir. Les pieds de l'héritière étaient larges et plats; sa jambe, qu'elle laissait souvent voir par la manière dont, sans y entendre malice, elle relevait sa robe quand il avait plu et qu'elle sortait de chez elle ou de Saint-Léonard, ne pouvait être prise pour la jambe d'une femme. C'était une jambe nerveuse, à petit mollet saillant et dru comme celui d'un matelot. Une bonne grosse taille, un embonpoint de nourrice, des bras forts et potelés, des mains rouges, tout en elle s'harmonisait aux formes bombées, à la grasse blancheur des beautés normandes. Des yeux d'une couleur indécise, à fleur de tête, donnaient au visage, dont les contours arrondis n'avaient aucune noblesse, un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui seyait d'ailleurs à une *vieille fille;* si Rose n'avait pas été innocente, elle eût semblé l'être. Son nez aquilin contrastait avec la petitesse de son front; car il est rare que cette forme de nez n'implique pas un beau front. Malgré de grosses lèvres rouges, l'indice d'une grande bonté, ce front annonçait trop peu d'idées pour que le cœur fût dirigé par l'intelligence : elle devait être bienfaisante sans grâce. Or, l'on reproche sévèrement à la vertu ses défauts, tandis qu'on est plein d'indulgence pour les qualités du vice. Des cheveux châtains et d'une longueur extraordinaire prêtaient à la figure de Rose Cormon cette beauté qui résulte de la force et de l'abondance, les deux caractères principaux de sa personne. Au temps de ses prétentions, Rose affectait de mettre sa figure de trois quarts pour montrer une très-jolie oreille qui se détachait bien au milieu du blanc azuré de son col et de ses tempes, rehaussé par son énorme chevelure. Vue ainsi, en habit de bal, elle pouvait paraître belle. Ses formes protubérantes, sa taille, sa santé vigoureuse arrachaient aux officiers de l'Empire cette exclamation : « Quel beau brin de *fille!* »

Voyez-la maintenant se transformer en *vieille fille*. Voici le revers de la médaille : « Mais, avec les années, l'embonpoint élaboré par une vie tranquille et sage s'était insensiblement si mal réparti sur ce corps, qu'il en avait détruit les primitives proportions. En ce moment, aucun corset ne pouvait faire retrouver de hanches à la pauvre *fille*, qui semblait fondue d'une seule pièce. La jeune harmonie de son corsage n'existait plus, et son ampleur excessive faisait craindre qu'en se baissant elle ne fût emportée par ses masses supérieures; mais la nature l'avait douée d'un contre-poids naturel qui rendait inutile la mensongère précaution d'une tournure. Chez elle, tout était bien vrai. En se triplant, le menton avait diminué la longueur du col et gêné le port de la tête. Rose n'avait pas de rides, mais des plis, et les plaisants prétendaient que, pour ne pas se couper, elle mettait de la poudre aux articulations, ainsi qu'on en jette aux enfants. Cette grasse personne offrait à un jeune homme perdu de désirs, comme Athanase, la nature d'attraits qui devait le séduire. Les jeunes imaginations, essentiellement avides et courageuses, aiment à s'étendre sur ces belles nappes vives. C'était la perdrix dodue allèchant le couteau du gourmet. Beaucoup d'élégants Parisiens endettés se seraient très-bien résignés à faire exactement le bonheur de Mlle Cormon. Mais la pauvre *fille* avait déjà plus de quarante ans! En ce moment, après avoir pendant longtemps combattu pour mettre dans sa vie les intérêts qui font toute la femme, et néanmoins forcée d'être *fille*, elle se fortifiait dans sa vertu par les pratiques religieuses les plus sévères. Elle avait eu recours à la religion, cette grande consolatrice des virginités bien gardées; un confesseur dirigeait assez niaisement, depuis trois ans, Mlle Cormon dans la voie des macérations; il lui recommandait l'usage de la discipline, qui, s'il faut en croire la médecine moderne, produit un effet contraire à celui qu'en attendait ce pauvre prêtre de qui les connaissances hygiéniques n'étaient pas très-étendues. Ces pratiques absurdes commençaient à répandre une teinte monastique sur le visage de Rose Cormon, assez souvent au désespoir en voyant son teint blanc contracter des tons jaunes qui annonçaient la maturité. Le léger duvet dont sa lèvre supérieure était ornée vers les coins s'avisait de grandir et dessinait comme une fumée. Les tempes prenaient des tons miroitants! Enfin, la décroissance commençait. Il était authentique dans tout Alençon que le sang tourmentait Mlle Cormon; elle faisait subir ses confidences au chevalier de Valois, à qui elle nombrait ses bains de pieds, en combinant avec lui des réfrigérants. « Le vrai » calmant, disait le fin compère, serait un bel » et bon mari. — Mais à qui se fier? » répondait-elle. »

C'est dans les lignes suivantes que Balzac s'est montré surtout admirable d'observation : « La violence de cette passion sans objet était si grande, que Rose n'osait regarder un homme en face tant elle craignait de laisser apercevoir dans son regard le sentiment qui la poignait. Par un caprice qui n'était peut-être que la continuation de ses anciens procédés, quoiqu'elle se sentît attirée vers les hommes qui pouvaient encore lui convenir, elle avait tant de peur d'être taxée de folie en ayant l'air de leur faire la cour, qu'elle les traitait peu gracieusement. La plupart des personnes de sa société, se trouvant incapables d'apprécier ses motifs, toujours si nobles, expliquaient sa manière d'être avec ses cocélibataires comme la vengeance d'un refus essuyé ou prévu. Quand commença l'année 1815, Rose atteignit à cet âge fatal qu'elle n'avouait pas, à quarante-deux ans. Son désir acquit alors une intensité qui avoisina la monomanie, car elle comprit que toute chance de progéniture finirait par se perdre, et ce que, dans sa céleste ignorance, elle désirait par-dessus tout, c'étaient des enfants. Il n'y avait pas une seule personne, dans tout Alençon, qui attribuât à cette vertueuse *fille* un seul désir des licences amoureuses; elle aimait en bloc sans rien imaginer de l'amour; c'était une Agnès catholique incapable d'inventer une seule des ruses de l'Agnès de Molière.

» ... Mlle Cormon avait beau prier Dieu de lui faire la grâce de lui envoyer un mari, afin qu'elle pût être chrétiennement heureuse, il était sans doute écrit qu'elle mourrait vierge et martyre, car il ne se présentait aucun homme qui eût tournure de mari.

» ... Sa rigide dévotion et les principes les plus sévères contenaient ses cruelles souffrances dans les mystères de la vie privée. Tous les soirs, en se retrouvant seule, elle songeait à sa jeunesse perdue, à sa fraîcheur fanée, aux vœux de la nature trompée; et, tout en immolant au pied de la croix ses passions, poésies condamnées à rester en portefeuille, elle se promettait bien, si par hasard un homme de bonne volonté se présentait, de ne le soumettre à aucune épreuve et de l'accepter tel qu'il serait. En sondant ses bonnes dispositions, par certaines soirées plus âpres que les autres, elle allait jusqu'à épouser en pensée un sous-lieutenant, un fumeur qu'elle se proposait de rendre, à force de soins, de complaisance et de douceur, le meilleur sujet de la terre; elle allait jusqu'à le prendre criblé de dettes. Mais il fallait le silence de la nuit pour ces mariages fantastiques où elle se plaisait à jouer le sublime rôle des anges gardiens. Le lendemain, si Pérotte trouvait le lit de sa maîtresse sens dessus dessous, mademoiselle avait repris sa dignité; le lendemain, après déjeuner, elle voulait un homme de quarante ans, un bon propriétaire, bien conservé, un quasi jeune homme.

» ... Quelques personnes pourraient croire que Mlle Cormon cherchait tous les moyens d'arriver à son but; que, parmi les légitimes artifices permis aux femmes, elle s'adressait à la toilette, qu'elle se décolletait, qu'elle déployait les coquetteries négatives d'un magnifique port d'armes. Mais point! Elle était héroïque et immobile dans ses guimpes comme un soldat dans sa guérite. Ses robes, ses chapeaux, ses chiffons, tout se confectionnait chez des marchandes de modes d'Alençon, deux sœurs bossues qui ne manquaient pas de goût. Malgré les instances de ces deux artistes, Mlle Cormon se refusait aux tromperies de l'élégance; elle voulait être cossue en tout, chair et plumes; mais peut-être les lourdes façons de ses robes allaient-elles bien à sa physionomie. Se moque qui voudra de la pauvre *fille!* vous la trouverez sublime, âmes généreuses qui ne vous inquiétez jamais de la forme que prend le sentiment et l'admirez là où il est!

» ... Mlle Cormon péchait aux yeux du monde par la divine ignorance des vierges. Elle n'était point observatrice, et sa conduite avec ses prétendus le prouvait assez. En ce moment même une jeune *fille* de seize ans, qui n'aurait pas encore ouvert un seul roman, aurait lu cent chapitres d'amour dans les regards d'Athanase, tandis que Mlle Cormon n'y voyait rien; elle ne reconnaissait pas dans les tremblements de sa parole la force d'un sentiment qui n'osait se produire. Honteuse elle-même, elle ne devinait pas la honte d'autrui. Capable d'inventer les raffinements de grandeur sentimentale qui l'avaient primitivement perdue, elle ne les reconnaissait pas chez Athanase. Ce phénomène moral ne paraîtra pas extraordinaire aux gens qui savent que les qualités du cœur sont aussi indépendantes de celles de l'esprit que les facultés du génie le sont des noblesses de l'âme.

» ... Enfin, nécessairement, Mlle Cormon avait fini par se contempler elle-même dans les infiniment petits de la vie. Elle et Dieu, son confesseur et ses lessives, ses confitures à faire, les offices à entendre, son oncle à soigner, avaient absorbé sa faible intelligence. Pour elle, les atomes de la vie se grossissaient en vertu d'une optique particulière aux gens égoïstes par nature ou par hasard. Sa santé si parfaite donnait une valeur effrayante au moindre embarras survenu dans les tubes digestifs. Elle vivait d'ailleurs sous la férule de la médecine de nos aïeux et prenait par an quatre médecines de précaution à faire crever Pénélope (une vieille jument normande), mais qui la ragaillardissaient. Si Josette, en l'habillant, trouvait un léger bouton épanoui sur les omoplates encore satinées de mademoiselle, c'était un sujet d'énormes perquisitions dans les différents bols alimentaires de la semaine. Quel triomphe, si Josette rappelait à sa maîtresse un certain lièvre trop ardent qui avait dû faire lever ce damné bouton! Avec quelle joie toutes deux disaient : « Il n'y a pas de doute, c'est le lièvre! »

— Législ. *Fille mère*. V. MÈRE.

— Hist. *Filles d'honneur*. L'usage, maintenant abandonné des cours, d'entretenir auprès des reines et des princesses un groupe de jeunes *filles*, appelées *filles d'honneur*, *filles* de la reine, avait son origine dans les coutumes féodales. De même que le châtelain gardait autour de lui des pages, des écuyers, choisis dans les meilleures familles et apprenant à ses côtés ce que l'on appelait la chevalerie, de même les jeunes *filles* nobles étaient placées auprès de la châtelaine, pour apprendre à bien vivre et se former aux bonnes mœurs. Dans tout château, on voit un essaim de gentes pucelles occupées à broder et dont la principale distraction est dans ces tensons, ces lais que les troubadours et les trouvères colportent de manoir en manoir; elles vont recevoir les chevaliers à leur arrivée, les déchargent de leurs armes et les entourent de soins et d'attentions, les servant à table, dirigées par la maîtresse du logis elle-même. Quand la royauté devient prépondérante et s'élève au-dessus des cours seigneuriales, les reines aiment à s'entourer des *filles* des plus nobles familles. Ainsi fait Anne de Bretagne, qui veille avec une touchante sollicitude sur celles qui sont confiées à ses soins maternels, et chasse impitoyablement toute *fille d'honneur* dont la conduite n'est pas exemplaire. Mais toutes les cours ne sont pas aussi morales que celle de Louis XII; avec François Ier, la corruption commence à se montrer ouvertement, et l'exemple donné par le roi et ses maîtresses n'est pas fait pour retenir dans le chemin de la vertu. Aussi la moralité des *filles d'honneur* devient de plus en plus problématique, et Catherine de Médicis trouve commode d'exploiter leurs faiblesses dans l'intérêt de son ambition et de sa politique peu scrupuleuse. Ses *filles d'honneur*, qu'elle appelait son escadron volant, lui servaient à gagner ou à retenir ceux dont elle redoutait le mauvais vouloir. Témoin ce passage de Mézeray : « Le prince de Condé étant devenu amoureux d'une des *filles* de la reine, nommée Mlle de Linceuil, lui en conta si bien qu'ils en vinrent à ce qu'on appelle la conclusion du roman. Elle en eut un fils dont elle accoucha sous le règne de Charles IX, dans le Louvre même; mais la reine, qui dans ce temps-là avait besoin du prince pour balancer la puissance de la maison de Guise, qui s'élevait trop, eut compassion de la fragilité humaine. Même aventure arriva à une autre *fille* de la reine au bout de deux ou trois ans. Catherine de Médicis s'étant aperçue que le prince aimait cette jeune demoiselle, se voulut servir de l'occasion pour pénétrer ses desseins. C'est pourquoi elle excita la jeune *fille*, qui apparemment ne se fit pas beaucoup prier, à ne point faire la prude. » Pour donner une idée de la réputation de ces *filles d'honneur*, qui justifiaient si peu leur titre, voici un extrait d'un pamphlet satirique